Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 46 (1901)
Heft: 10

Artikel: Aux grandes manœuvres françaises de l'est
Autor: Manceau, Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIe Année. N° 10. Octobre 1901.

SOMMAIRE

Aux grandes manœuvres françaises de l'Est. — Le Bataillon neuchâtelois des Tirailleurs de la Garde. (Suite.) — Canon de campagne Krupp de 7,5 cm. à tir rapide à long recul, modèle 1901. — Les manœuvres dans le massif de la Tête-Noire. — Chroniques. — Informations.

AUX GRANDES MANŒUVRES FRANÇAISES

DE L'EST

Du 9 au 21 du mois dernier, ont eu lieu, dans les Ardennes et dans la Marne, des manœuvres d'armée dont l'importance a été considérable et dont la présence de l'empereur Nicolas a rehaussé l'éclat. La France a voulu donner à la Russie une haute idée de sa puissance militaire : elle y a réussi. Elle a pu mettre sous les yeux du tsar plus de quatre corps d'armée, tous corps de la frontière, bien entraînés et bien instruits. Sous la haute direction du général Brugère, vice-président du Conseil supérieur de la guerre et chef éventuel de l'armée française en cas de mobilisation, deux armées ont été formées, dont l'une (1er et 2e corps) a été placée sous les ordres du général Duchesne, le conquérant de Madagascar, tandis qu'à la tête de l'autre (6e et 20e corps) se trouvait le général Kessler qui jouit, dans le monde militaire français, d'une grande considération. Les généraux Lanes, Hagron et Langlois comptent parmi nos meilleurs commandants de corps d'armée. Seul, le général Jeannerod n'avait point encore fait ses preuves, ayant été appelé en août à remplacer son frère au pied levé, pourrait-on dire, à la tête du 1er corps. Il ne lui a point paru infé-

rieur, malgré la situation défavorable dans laquelle il se trouvait puisque, étant nouveau venu, il ne pouvait guère espérer avoir d'emblée tout son personnel bien en main.

L'armée française se trouvait donc représentée, en définitive, par des éléments de choix, qu'il y avait un intérêt tout particulier à voir à l'œuvre. Aussi me suis-je attaché avec soin, pendant douze jours, à examiner la façon dont le service se faisait, dont les officiers et la troupe s'acquittaient de leurs fonctions.

Malheureusement, ces douze jours se sont réduits à peu de chose : le 10, le 11, le 12, il y a eu seulement rencontres de corps d'armée contre corps d'armée. Le 13, ont commencé les manœuvres d'armée; mais, comme il y a eu repos le 14 et le 18, et, comme le 20 et le 21 ont été consacrés à se préparer à la grande revue de Bétheny et à la passer, il n'y a donc eu, en tout et pour tout, que cinq batailles d'armée contre armée.

Les observations qu'on peut recueillir en si peu de temps sont forcément incomplètes et entachées d'erreur. Il est évident qu'une opinion certaine ne saurait se dégager de faits isolés : de ce qu'on a vu une Anglaise rousse, on risque d'être amené à conclure que toutes le sont. On n'est pas exposé à se tromper moins lourdement en généralisant quelques remarques faites au cours des manœuvres.

Aussi est-ce avec une extrême circonspection et sous toutes réserves que, laissant de côté les parties irréprochables, lesquelles ne nous apprennent rien, je vais m'attacher aux défectuosités que j'ai cru découvrir. Leur étude, en effet, présente un intérêt capital, car la connaissance des fautes commises peut seule mener à la perfection.

Obligé, vu le petit nombre des séances, de limiter le champ de mes investigations, c'est surtout la façon dont s'exerce le commandement que j'ai cherché à démêler. J'eusse voulu pouvoir me rendre compte de la stratégie; mais les grandes manœuvres n'en comportent pas. On n'a occasion d'y résoudre que des problèmes tactiques; encore les conditions en sont-elles très simples, peut-être même trop simples. La tâche des états-majors est, en effet, considérablement réduite par l'absence de toute complication stratégique.

Un soir de vraie bataille le généralissime arrête ses dispositions d'après l'orientation qu'il croit que prendra la cam-

pagne ou d'après celle qu'il entend lui donner. Il lui faut un certain temps pour savoir où sont ses troupes et pour leur envoyer des ordres en vue de ce qu'il compte faire le lendemain. Il déplace donc les cantonnements, s'il y a lieu, modifie la ligne des avant-postes et choisit, pour les divers corps et les diverses armes, les emplacements les plus convenables tant pour assurer leur sécurité, que pour donner satisfaction à leurs besoins, ou pour faciliter leurs mouvements ultérieurs. C'est alors seulement qu'on peut fixer des centres de distribution et y acheminer les trains régimentaires.

Tout ce travail disparaît quand les cantonnements sont arrêtés à l'avance, au lieu d'être déterminés sur le terrain comme résultant d'une conception stratégique de la dernière heure. Les convois, d'ailleurs réduits au minimum, savent toujours où aller. Une semaine avant l'ouverture des hostilités, on imprime des instructions indiquant que le quartier général sera, tel jour, à tel endroit, que les ravitaillements se feront en telle gare, ce jour-là, et les évacuations sur telle ville.

On n'a donc guère à voir le commandement qu'au combat. C'est là que je l'ai regardé s'acquittant de son devoir.

Or, j'ai été frappé de son inaptitude à se garder. Il semble n'être jamais en présence d'un danger. L'idée que l'ennemi est proche, prêt à profiter de la moindre faute, ne hante pas les cerveaux. De cette tendance des esprits, les preuves sont nombreuses. Malheureusement, nous n'en possédons que peu qui aient un caractère authentique et scientifique, parce que les historiographes des manœuvres sont pour la plupart des reporters plus préoccupés de l'anecdote pittoresque ou amusante que du fait précis qui doit à sa précision même d'avoir une valeur technique. Je ne connais guère qu'un journal spécial qui ait recueilli des données utiles, et c'est à elles que je recourrai, concurremment avec ce dont j'ai été personnellement témoin.

Le 11 septembre, à la sortie sud de Nampcelle-la-Cour, la brigade de cavalerie prend une formation de rassemblement, et elle envoie des patrouilles pour se garantir contre toute surprise. C'est correct, assurément. Mais ce n'est correct qu'en temps normal. Or, il faisait ce jour-là, à cette heure-là, un brouillard avec lequel on n'y voyait goutte à quinze pas. Eh bien! dans de telles conditions, n'est-ce pas un non-sens de

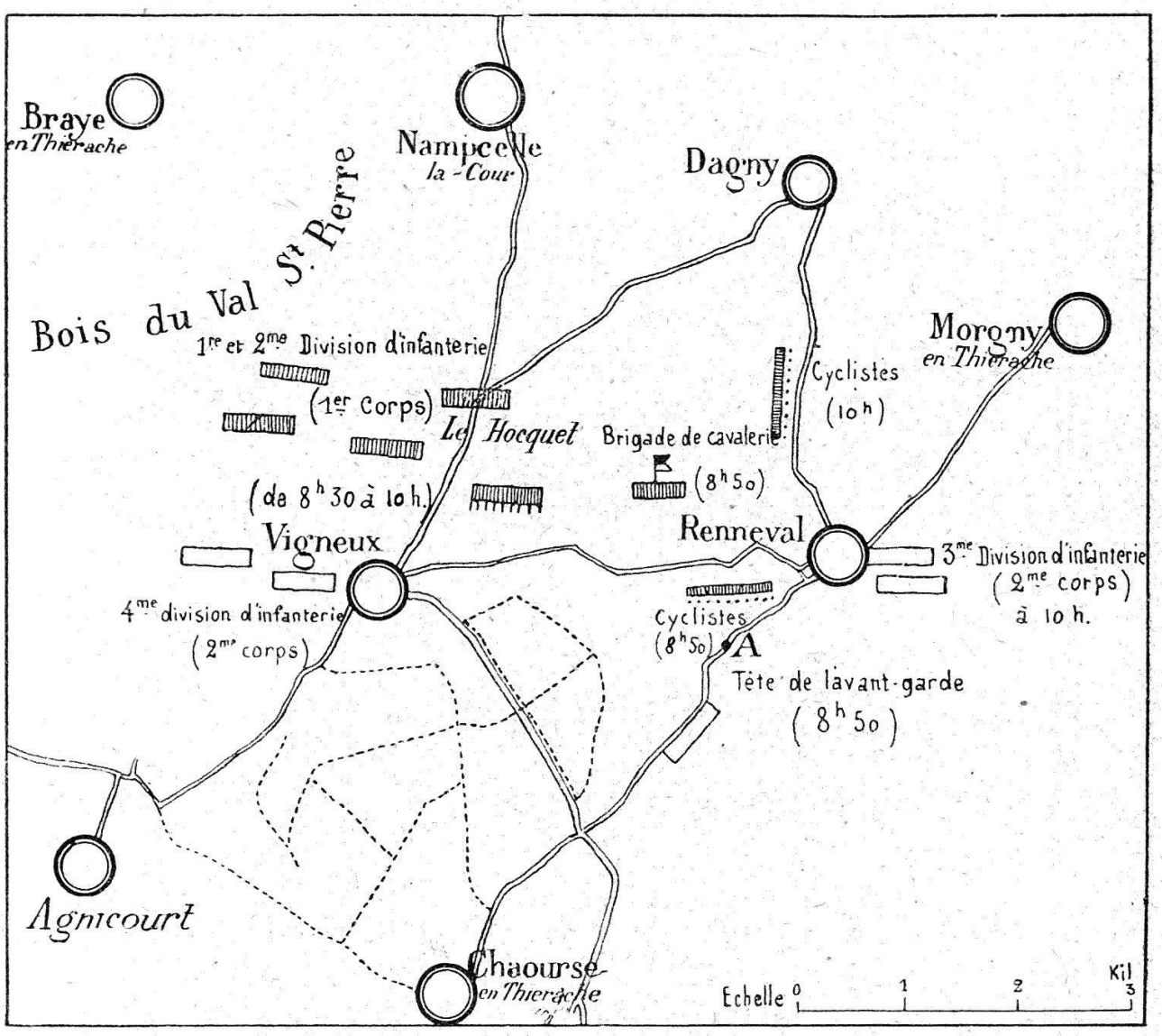
s'être couvert par des patrouilles qui risquaient de donner dans l'ennemi et de perdre leur chemin? Ne fallait-il pas soit s'entourer d'un ou deux cordons très serrés de vedettes, soit plutôt aller prendre position dans un endroit naturellement fortifié, c'est-à-dire entouré de palissades ou de fossés? Peut-être le village offrait-il des espaces où on pouvait abriter les escadrons. En vain objectera-t-on que cette solution est contraire à toutes les règles, tandis que le choix d'un emplacement en dehors des habitations est la solution classique. Je répondrai que ce que je reproche au commandement, au plus haut comme au plus humble, c'est précisément de ne pas savoir se placer en présence de la réalité de la situation et de chercher ses principes de conduite dans des types normaux, sans se demander jusqu'à quel point, dans l'occurence présente, ils sont applicables.

Dans le même ordre d'idées, les avant-gardes précèdent les colonnes, se faisant elles-mêmes précéder par une tête que devance une pointe, tout cela se succédant dans l'ordre prescrit, les distances voulues étant rigoureusement observées. Mais ce mécanisme fonctionne automatiquement, sans qu'on ait l'air de se soucier de l'ennemi; on se préoccupe de se tenir en relation avec les éléments qui suivent beaucoup plus qu'on ne s'efforce d'explorer le terrain. C'est ainsi que, le 12 septembre, une division tout entière est arrivée, à 8 h. 50, à une petite portée de fusil d'un village qu'elle n'avait pas fait fouiller.

Or, voici quelle était la situation :

Ce village, Renneval, était occupé par une section de cyclistes, les trois autres sections se trouvant placées comme l'indique le croquis 1.

Le chemin que suivait la colonne est en contre-bas de la position culminante qu'elles couronnaient, ne s'étant nullement cachées. De l'endroit (A) où parut la pointe, les distances à cette position culminante et au village sont respectivement de 600 et de 1000 mètres. Eh bien, la pointe aurait passé, puis la tête, puis le gros de l'avant-garde, et enfin le reste de la division, et la colonne ne se serait pas inquiétée de ce qu'elle pouvait avoir devant elle ou sur ses flancs, si elle n'avait été accueillie à coups de fusil, ce qui la détermina à se déployer! En d'autres termes, on se trouvait près d'une hauteur et près d'un village; il fallait avant tout monter sur cette hauteur et fouiller ce village avant de continuer sa route; le devoir de



Croquis 1. — Situation le 12 septembre à 8 h. 50 et à 10 h. du matin :
Itinéraire suivi par la 4e division (2e corps d'armée) : *Agnicourt, Vigneux, Le Hocquet, Nampcelle-la-Cour.*
Itinéraire suivi par la 3e division (2e corps d'armée) : *Chaourse-en-Thiérache, Renneval, Morgny-en-Thiérache.*

la pointe était de s'y jeter, la tête aurait suivi, et, de cette façon, il n'y aurait eu aucun ralentissement dans la marche. Or, cette idée si simple, il semble qu'elle ne soit venue à personne.

Mais cette journée du 12 septembre fournit encore bien d'autres enseignements de la plus haute portée.

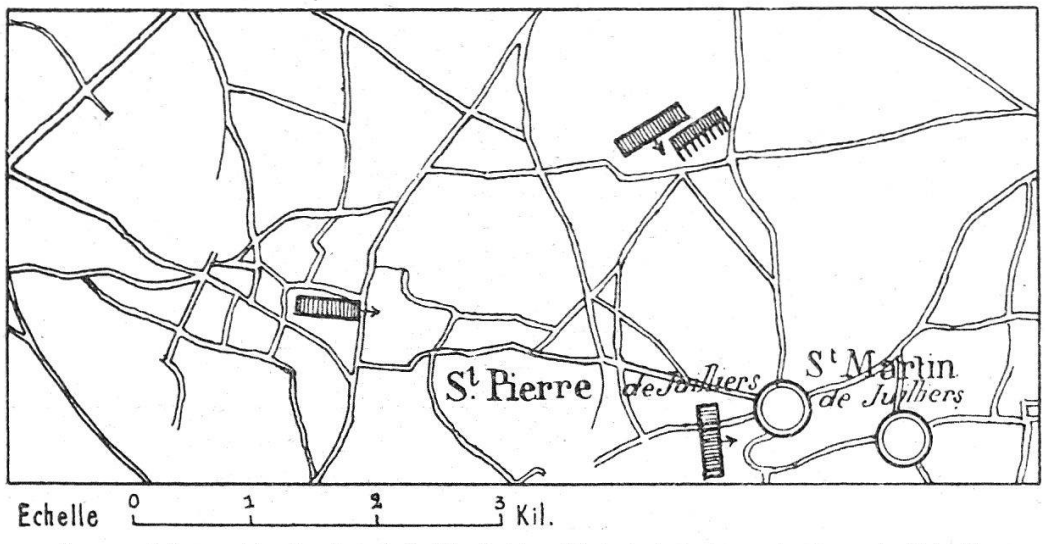
D'une part, en effet, nous y voyons un régiment tout entier, le 128e, sauf erreur, rassemblé sur la grande place de Vigneux, village dont il a négligé de faire garder les issues, de sorte qu'il suffit d'un coup de main hardi pour y semer la plus effroyable des paniques. D'autre part, nous y constatons que, faisant marcher l'une de ses divisions sur une route, l'autre sur une route parallèle à la première, à une distance moyenne

d'une lieue, le commandant du IIe corps n'a pas su rester en relations avec elles, pas plus que, de leur côté, elles ne sont restées en relations entre elles. Le terrain s'y prêtait pourtant, et rien ne s'opposait à ce que des files de cavaliers suivissent les itinéraires marqués en pointillé sur le croquis 1. S'ils l'eussent fait, ils n'auraient pas manqué d'apercevoir et de signaler en temps utile la compagnie cycliste et la brigade de cavalerie du 1er corps, qui occupaient toutes les deux des positions très en vue, peut-être même plus en vue qu'il n'aurait convenu.

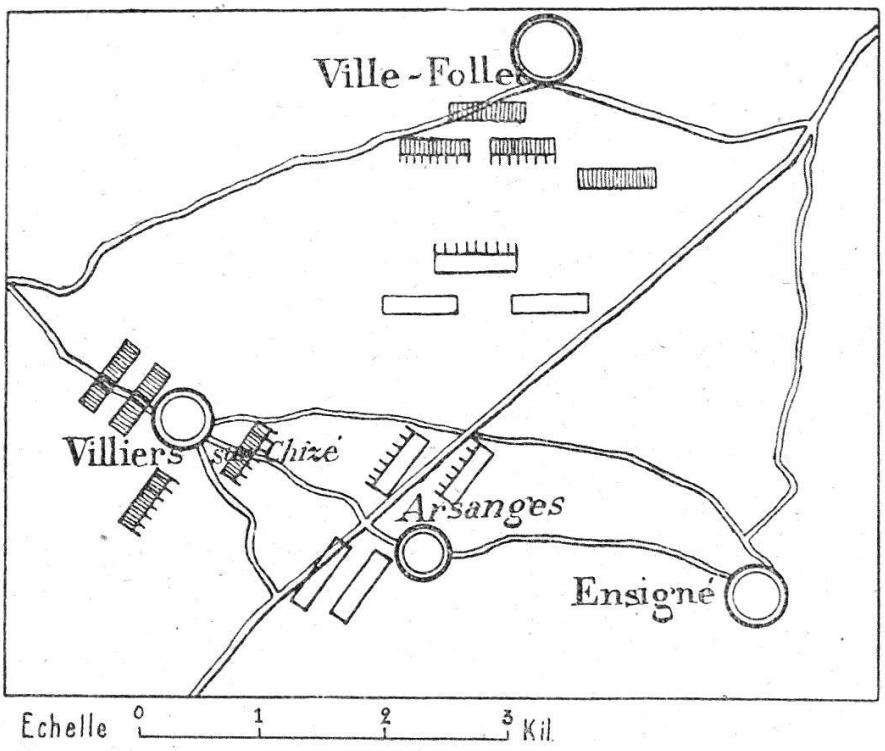
Mais surtout il ne se serait pas passé ceci d'extraordinaire, que l'une des divisions du 2e corps d'armée se battait contre tout le 1er corps d'armée à l'Ouest du Hocquet, ce pendant que l'autre division du 2e corps d'armée marchait sur Morgny-en-Thiérache. J'ajoute qu'elle éprouva quelques scrupules de ne point changer de route et de s'éloigner du canon. Elle finit par s'arrêter, et elle se forma à l'Est de Renneval, ainsi que l'indique le croquis, sur lequel on constatera que les cinq quarts d'heure écoulés depuis l'apparition de la pointe d'avant-garde n'ont pas sensiblement amélioré la situation. C'est seulement vers 10 heures et quart que la division de droite se décidait à venir au secours de celle de gauche, laquelle avait eu largement le temps d'être battue par des forces numériquement doubles.

Ces vides dans la ligne de bataille se voient fréquemment aux grandes manœuvres. La chronique française du mois dernier (page 726) en a signalé un cas très frappant en Saintonge[1] ; il convient d'en citer deux autres exemples, ou plutôt

[1] Nous pensons qu'il est intéressant de reproduire, croquis 2 et 3, l'aspect des batailles du 1er et du 3 septembre, en les reconstituant aussi exactement que possible d'après les données partielles que nous avons pu recueillir. (Cette remarque s'applique, d'ailleurs, aux croquis contenus dans le présent article.) *N. D. L. R.*



Croquis 2 donnant la situation de la 35e division d'infanterie le 1er septembre vers 10 h. 15.



Croquis 3 donnant la situation des troupes le 3 septembre vers 11 h. 15.

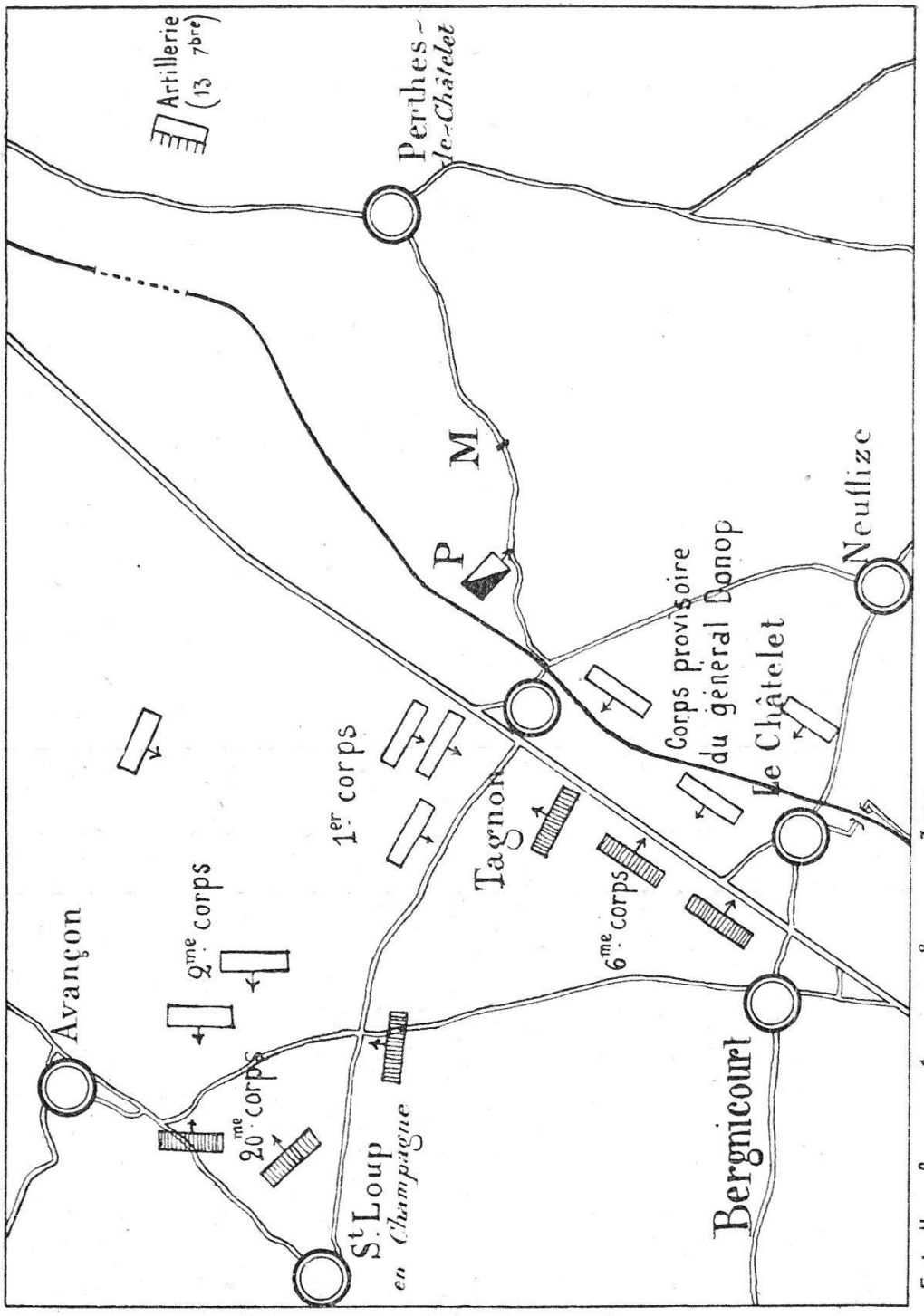
de les dessiner, car les croquis 4 et 5 parleront tout seuls. Ils se rapportent respectivement aux affaires du 17 et du 19.

On voit que le commandement n'éprouve pas aux manœuvres le besoin qui, sans doute, se ferait impérieusement sentir à la guerre, de garder le contact avec ses voisins, de s'appuyer sur eux, et, en un mot, de songer à sa propre sécurité, dont on a l'air, en vérité, de n'avoir pas le moindre souci.

N'est-ce pas ainsi qu'on traverse des villages sans se donner la peine de les occuper ? Le 10 septembre, le 16e bataillon de chasseurs, avant-garde de la 1re division d'infanterie entre dans La Bouteille et, n'ayant rien vu, en sort tout tranquillement sans y laisser personne. Une compagnie de cyclistes ennemis, se glissant sur les talons des chasseurs, y pénètre, s'y barricade, et y peut tenir tête au gros de la 1re division qui se présente quelques minutes plus tard à l'entrée du village.

Le 11, la brigade de cavalerie du 1er corps que nous avons vue en position de rassemblement au sud de Nampcelle-la-Cour, dont elle venait de chasser des dragons ennemis, ne m'a pas paru faire garder les issues du village.

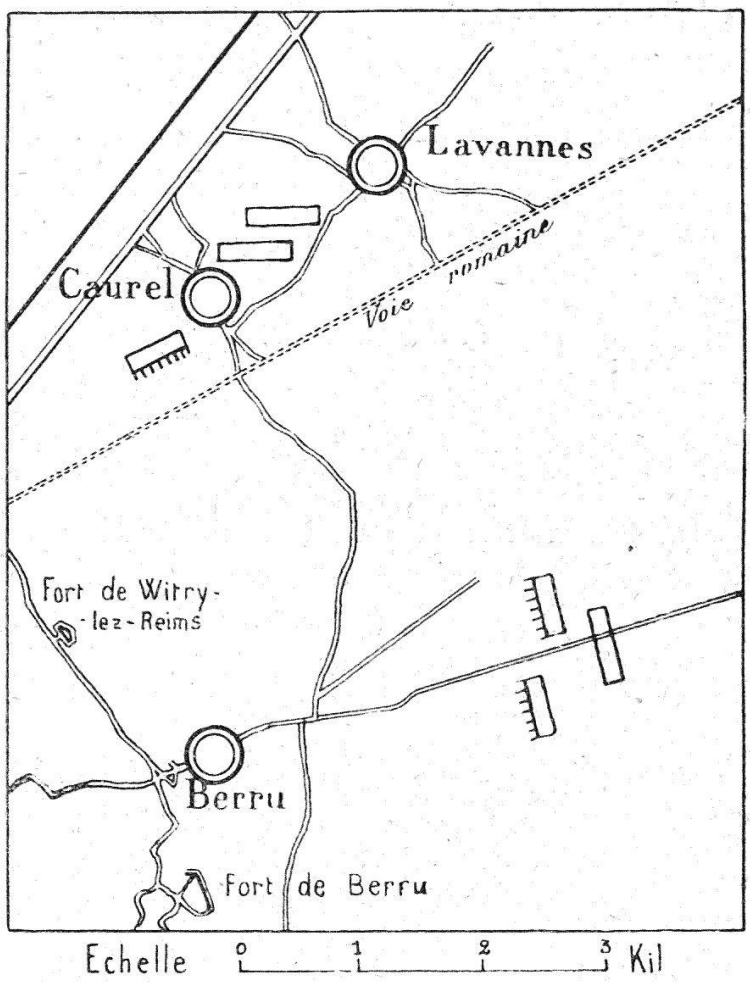
J'ai dit tout à l'heure que, le 12, toute une division du 2e corps d'armée était restée massée de 9 ¼ heures environ à 10 ¼ heures à l'Est de Renneval. Elle disposait d'une heure, et vous pensez sans doute qu'elle en a profité pour occuper le village aux maisons duquel elle s'appuyait ou pour pousser



Croquis 4 donnant la situation des deux armées le 17 septembre vers 11 h. 45.

sur le chemin Dagny-Renneval des reconnaissances qui lui eussent fait découvrir la nouvelle position de la compagnie cycliste. Elle s'en garda bien.

Le 17, à 9 h. 45, j'ai traversé Perthes : tout autour du village, c'était plein de monde. Dedans, je n'ai pas trouvé un seul défenseur! Le même jour, vers midi, le 127e s'empare de Tagnon, y entre par le Nord et en sort par le Sud sans y



Croquis 5. — Disposition de l'armée du général Kessler le 19 septembre vers midi trente-cinq.

laisser personne! Le 19, le 156e et le 160e font de même à Lavannes (11 h. 35), mais je dois ajouter que le général de brigade s'en aperçoit et qu'il prescrit sans désemparer au 156e d'assurer la garde du village en y mettant sa compagnie la plus fatiguée.

Mais les exemples qui précèdent, et même cette intervention du général pour donner un ordre qui aurait dû être exécuté automatiquement, instinctivement en quelque sorte, prouvent bien qu'on n'est pas fait à cette manière d'opérer.

Plus que toute autre, la cavalerie doit y voir clair, attendu que c'est le premier de ses devoirs d'être l' « œil » de l'armée et d'assurer par sa vigilance la protection des autres troupes. Eh bien, il est malheureusement certain qu'elle ne sait pas s'éclairer. Faut-il citer ces deux divisions de cavalerie débouchant sur le plateau de Perthes par le défilé du tunnel (13 septembre), sans s'être fait précéder d'un service d'investigation

qui lui eût révélé la présence, à 1600 mètres en avant du défilé en question, d'une artillerie prête à mitrailler ses escadrons à bonne portée (croquis 4)? Tout près de là, quatre jours plus tard, la même cavalerie suivait tranquillement la route de Perthes à Tagnon et elle arrivait en M (même croquis) sans se douter que, à un kilomètre de là, dans un pli de terrain perpendiculaire au chemin qu'elle suivait, en P, se trouvait cachée une division de cavalerie ennemie qui l'eût prise de flanc, dans sa formation de marche, en colonne par quatre, si elle n'avait été avertie presque par hasard du danger qu'elle courait.

En résumé, le commandement et, par conséquent, la troupe ne sont point rompus à la pratique du service de sécurité, sous toutes ses formes, ou si on en respecte l'appareil extérieur, c'est sans en pénétrer la pensée. A la vérité, il est fort probable que quelques jours de vraie guerre rendraient prudents des généraux qui, aux manœuvres, risquent très peu à s'aventurer, qui disloquent leur ligne de bataille pour exécuter un mouvement tournant et qui ne craignent pas d'effectuer de vastes changements de front sur leurs ailes, au risque de dégarnir leur centre. Il n'en reste pas moins l'impression que, sur ce point, la préparation de l'armée française laisse à désirer, ce qui est fâcheux. Car si même quelques affaires malheureuses au début d'une campagne suffisent à corriger ce défaut, c'est déjà trop que d'avoir permis aux premières affaires d'être malheureuses. L'insuffisance du service de sécurité, l'imparfaite organisation des liaisons, voilà de quoi paralyser, ce me semble, les plus belles qualités manœuvrières.

Ces qualités, toutes les armes en font preuve. L'infanterie marche bien, très bien même. Reste à savoir comment elle tire et si ses cadres sont en état de donner la bonne hausse, c'est-à-dire de bien apprécier les distances. D'autre part, en dépit de son poids, l'artillerie nouvelle est mobile, et on use de cette propriété pour opérer de nombreux déplacements, ce que les théoriciens considèrent, non sans raison, comme incompatible avec la bonne utilisation du canon à tir rapide. Les habitudes tactiques de l'arme ne paraissent pas avoir subi d'une façon sensible le contre-coup du changement considérable qui s'est introduit dans l'armement.

En fait de nouveautés, je ne vois à signaler que l'emploi des

compagnies cyclistes en liaison avec la cavalerie, conformément aux théories du capitaine Gérard [1]. L'obstination de cet officier a fini, il faut l'espérer, par renverser tous les obstacles et par avoir raison de toutes les hostilités, dont beaucoup étaient très galonnées. Il y a eu unanimité pour rendre justice aux services rendus par la bicyclette pliante qui, seule, permet à une troupe de passer à travers champs et de braver des lacs de boue comme ceux que les pluies de septembre ont semés sur le théâtre des opérations. Mais, pour faire produire à cette innovation tout ce qu'elle peut donner, il faut appliquer une tactique rationnelle, ce qu'on a le tort de ne pas toujours faire. Il importe, en particulier, étant donné que la nature même des deux armes diffère et qu'elles sont, par là, condamnées à agir sur des terrains différents tout en restant unies et en coopérant à la même œuvre, il importe d'assurer leur liaison, en associant des cavaliers aux compagnies cyclistes.

Tout comme le commandant de l'artillerie accompagne le chef de la troupe à laquelle sont attachés ses groupes, les officiers qui commandent ces compagnies doivent accompagner les généraux de cavalerie. Il faut donc qu'ils soient montés comme des officiers de cette arme, qu'ils aient des chevaux résistants et qu'ils en possèdent même chacun un second, haut le pied. Ceci dit pour calmer la surprise des spectateurs de la revue de Bétheny qui ont vu les capitaines cyclistes défiler à cheval et non sur leurs machines. Les gens du métier, eux, n'en ont pas été le moins du monde étonnés, et ils sont tombés d'accord sur l'heureux parti qu'on peut tirer de cette adjonction de fusils à la cavalerie. Aussi n'est-il pas douteux que, à la suite de l'épreuve qu'il vient de subir, le cyclisme ne soit définitivement admis sous la forme où nous l'avons vu fonctionner. Et il est même probable que l'étranger en adoptera la pratique, car les résultats obtenus ont beaucoup frappé les officiers des diverses nationalités qui ont été témoins de ses prouesses.

L'automobilisme n'a pas paru avoir réalisé des progrès

[1] Profiterai-je de l'occasion pour dire que cet infatigable inventeur m'a montré un goniomètre de poche, sinon même de gousset, qu'il est en train de fabriquer et qui, donnant les angles au millième près, est destiné à l'artillerie, laquelle a besoin, avec la pièce de 75, de ce degré de précision ? Il m'a aussi fait voir un autre produit de sa fabrication : c'est un pneu increvable. Percé de quatre trous par des clous, ce pneu ne laisse pas échapper l'air: on a beau le presser sous l'eau, aucune bulle ne se dégage tant qu'on ne le soumet à aucun étirage.

marqués, depuis l'an dernier. Il a été employé dans les mêmes conditions, avec les mêmes avantages. Il est incontestable qu'il fournit de puissants et commodes moyens de traction qui sont très appréciés pour le transport du matériel et pour les ravitaillements. D'autre part, il permet au commandement de se déplacer avec une célérité extrême, et, lui conférant ainsi une sorte de don d'ubiquité, il facilite la surveillance, permet de pallier les fautes, assure la bonne exécution des ordres.

On avait annoncé des révélations dans l'aéronautique militaire, mais nous n'avons vu se produire rien de ce qu'on nous promettait. Quant aux expériences de télégraphie sans fil, elles ont eu lieu, mais on n'est renseigné sur leurs résultats que par des « communiqués » plus ou moins officiels dont on ne peut contrôler l'exactitude et dont on est en droit, par suite, de considérer la valeur comme sujette à caution.

En résumé, on le voit par ces notes entre lesquelles je n'ai pas essayé de mettre un lien qui eût été factice, l'armée m'a semblé suffisamment rompue aux exercices de guerre. Elle est souple dans la main de ses chefs ; elle a plus de solidité que d'apparence. L'ardeur martiale de tout le monde est manifeste : c'est un plaisir de voir avec quel entrain, pour donner l'assaut, par exemple, on franchit les obstacles les plus difficiles et on passe par les plus mauvais terrains.

Lorsque les clairons se mettent à sonner la charge, les yeux brillent, et une certaine excitation se manifeste comme si c'était « pour de bon ». Les instincts belliqueux de la race n'ont pas dû, malgré tout, subir de notable diminution. Si, à ces qualités militaires, on ajoute l'incontestable perfection de l'outillage, la valeur des chevaux de la cavalerie et des attelages de l'artillerie, bien supérieure, je crois, à ce qu'on en pense communément, si on y joint encore la solide science de notre état-major due à l'enseignement de l'Ecole de guerre, enseignement en général excellent, et qui n'a d'autres torts que d'amener trop d'esprits à cette idée qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à appliquer les règles données par les professeurs éminents qui y occupent les diverses chaires (comme si rien pouvait dispenser de l'effort individuel et de la réflexion personnelle !...), si on additionne tous ces éléments de force, on conviendra que l'armée française constitue, en l'état actuel, une puissance militaire de premier ordre.

Il arrive malheureusement que, lorsque toutes les fées viennent se réunir autour du berceau d'un enfant qu'elles adoptent comme filleul, quelque méchante sorcière qu'on a oublié d'inviter au baptême se venge en jetant un sort qui paralyse l'effet de toutes les paroles magiques.

C'est ainsi que le vice dont j'ai essayé de montrer la nature et d'indiquer les causes contrebalance une partie des mérites de l'armée. Mais le jour où sera vaincue l'influence néfaste de ces habitudes (qui dérivent, je le répète, de ce qu'on ne songe pas assez à l'ennemi, de ce qu'on ne le prend pas assez au sérieux), la France pourra se vanter d'être redevenue un Etat militaire de premier ordre, en dépit de certaines défectuosités dans son organisation, malgré son insuffisante natalité, malgré des tiraillements qui lui font perdre une partie de sa valeur en créant une douloureuse instabilité dans les institutions et les règlements, ainsi qu'une fâcheuse discontinuité dans les personnes et dans les traditions.

En laissant de côté les questions d'ordre plutôt social et les problèmes parlementaires, tels que la détermination de la durée du service et du mode de recrutement des troupes, en se plaçant uniquement au point de vue professionnel, on ne peut s'empêcher de souhaiter que la pensée de la guerre soit toujours présente à l'esprit des officiers et des soldats lorsqu'ils sont sous les armes, parce que c'est à cette condition seulement qu'ils s'efforceront de prendre les formations les moins vulnérables, d'obéir aux règles de la prudence la plus simple, au lieu de se laisser aller au plaisir d'une audace théâtrale que la galerie admire, mais que l'absence de tout projectile rend vraiment trop facile.

Emile MANCEAU.